

Η ΕΨΙΝΑ ΧΕΝΟΥΩ ΟΠΤΙ ΝΟΙΝΕΥΒΑ
ΗΧΟΟΟ ΔΕΧΕΠΕΤΝ ΛΥΩ ΠΕΓΝΤΗ
ΓΕΦΟΝ ΚΟΥΕΙΥΝΑΣΟΥΩΝΤΜΝΤ Ε

CAHTERS

ΔΥΩΥΝΑΔΕΣ ΔΕΥΡΑΝΗ ΣΠΕΧΕΙ
ΕΜΝ ΔΩΝ ΠΕΡΟΥΚΟΜΕΤΕΛΟ ΔΣΤΕ

ΑΥΝΥΧΩΛΚ ΜΠΓΓΕΣΝΤΕ ΔΥΩΝ
ΜΝΤΕΡ ΓΑΡ ΛΥΝΗ ΕΧΘΕΙΣΟΝ

METANOIA

ΜΑΡΤΑ ΜΠΟΥΔ ΔΥΩ ΠΚΕΘΟΥΔΥ
ΥΒΡΙΖΕΜΝΟΥ ΜΑΡΕΡΩ ΜΕΣΕΡΠΑ

ΩΝΤΕΥΝΟΥΝΥ ΕΠΤΙΘΥΜΕΙΔΩΝ
ΡΡΕΔΥΩ ΜΑΥΝΟΥΧ ΗΡΠ ΒΒΡΡΕΕΔ

ΟΝΑΣΧΕΚΑΔΣΝΝΟΥΠΩΓΔΥΩΜΑ
ΕΧ ΗΡΠΤ ΝΑΣΕΔΣΚΟΟ ΒΒΡΡΕΕΨΙΝΑΔ

ΕΥΤΕΚΑΥ ΜΑΥΧΩΤΟΕΙΣ ΝΑΣΔΨΤ
ΥΔΕΙ ΕΠΕΙΟΥΝΟΥΠΩΓΝΑΨΩΠ Ε

ΕΧΕΙΣΧΕΕΡΨΑΣΝΑΥΡ ΕΡΗΝΚΜ
ΥΕΡΗΥΖΜΠΕΗ ΠΟΥΩΓ ΓΕΝΔΧΟΟ



ΠΤΑΥΧΕΠΩΩΝ ΓΕΒΟΛ ΔΥΩΥΝΑΤΕ

ΝΕΠΕΧΕΙΣΧΕΕΓΕΝ ΜΑΚΑΡΙΟΣ ΝΕΝ

ΟΝΔΧΟΟ ΔΥΩ ΕΤΣΟΤΠ ΧΕΤΕΤΝΑ

ΑΤΜΝΤΕΡΟ ΧΕΝΤΩΤΗΝ ΓΝΕΒΟΛ

ΑΤΜΝΤΕΡΟ ΧΕΝΤΩΤΗΝ ΓΝΕΒΟΛ

ΑΤΜΝΤΕΡΟ ΧΕΝΤΩΤΗΝ ΓΝΕΒΟΛ

ΑΤΜΝΤΕΡΟ ΧΕΝΤΩΤΗΝ ΓΝΕΒΟΛ

13

1978

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél : (75) 90.30.44 Marsanne
Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 03/78

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

Dépôt légal n° 03/78

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	p.3
HEUREUX CELUI QUI ETAIT DEJA AVANT QU'IL N'EXISTE	p.3
Tu es cela	p.3
La vision unitaire	p.4
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	p.5
Logion 21	p.7
ETUDES	p.19
Une grande découverte	p.19
Les écrits de Nag-Hammadi	p.19
Naître / Connaître	p.23
TRADUCTION	p.27
Lettre d'Eugnoste	p.27
RECHERCHES	p.30
Mantra	p.30
Retour d'Egypte	p.32
Réflexions	p.35
COURRIER	p.37
POESIES	p.39

Comment se procurer les Cahiers Métañoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métañoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975.100 F
- cahiers 1976.100 F
- cahiers 1977.100 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

“ Heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe ”

Il nous est arrivé au cours d'une ascension de cheminer d'abord dans le brouillard puis d'émerger presque sans transition en plein soleil et de voir les montagnes blanches se profiler sur un ciel bleu. D'un instant à l'autre tout a changé, tout est devenu lumineux. Et, tandis qu'on voit en dessous la mer de brouillard d'une blancheur ouatée, on imagine mal que, quelques instants auparavant, on était en pleine grisaille. Le soleil brille ; dans un ciel clair et pur, il ne peut pas ne pas briller.

Les péripéties du cheminement humain offrent des points de comparaison avec celles d'une ascension. L'homme subit le vertige des perturbations du temps et de l'espace, souvent sans pressentir son soleil intérieur : l'Être de lumière au tréfonds de lui. Parfois, il en perçoit les reflets tout en ignorant le lieu de la source. Parfois, il sait d'où vient la lumière, mais il veut la connaître uniquement par son intellect et sa quête est stoppée. Parfois, il a recours à la drogue ; mais, s'il est un simple curieux, sa tentative risque d'aboutir à un désastre affolant ; si, par contre, sa quête est fondamentale, il peut en recevoir une vision inoubliable : On a l'impression, écrit Henri Michaux, d'un retour au merveilleux, . . . retour à ce qui EST, virtuellement là depuis toujours. C'en est fini de la finitude. On en est délivré.

TU ES CELA

Le retour à ce qui EST rejoint les révélations des risbis dont l'enseignement peut se résumer ainsi : Cela, toi tu l'es. Cette merveille des merveilles peut nous échoir. Nous en avons déjà sans doute perçu des reflets qui sont de nature à faciliter la vision. Comme elle est indicible, ce serait non seulement tenter l'impossible, mais la profaner que de vouloir la décrire : Ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles, nous dit Thomas. L'exclamation du Maharshi : Je suis le Soi ou la parole de Jésus. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi, échappent à toute approche discursive.

La bouche est impuissante — et la plume également — à dire ce qu'est la Réalité pour la raison bien simple que rien ne peut rendre compte de la Réalité sinon la Réalité elle-même.

Il faudrait que je sois absolument à mon Principe pour en parler en connaissance de cause. Tout au plus puis-je avoir accès par le jeu de mon intelligence au concept d'un au-delà de la forme ou de la diversité. Nous avons vu, dans le dernier éditorial, qu'il ne pouvait y avoir diversité réelle, sinon ce qui est immortel deviendrait mortel (Mandukya upanisbad). L'approche discursive m'a donné accès au concept d'une unité au-delà de la diversité. La philosophie va jusque là, et ce n'est déjà pas si mal. Mais toute dialectique doit, sous peine de présomption, reconnaître ses limites ; la métaphysique est là pour assurer le relais, sans elle il ne saurait y avoir de parcours initiatique. Et c'est seulement au terme de ce parcours que je puis savoir comment les choses se passent. Autrement dit, il ne me suffit pas de rester autour du puits : je dois enjamber la margelle et faire le plongeon. Le vertige du vide me retient : Il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits (Ts 74). Tomber dans le puits, c'est céder à un appel bouleversant, envoûtant, fascinant. C'est sacrifier le relatif à l'Absolu.

LA VISION UNITAIRE

Le travail initiatique ne peut pas ne pas tenir compte du substrat humain. Nous avons beaucoup de chance à Métanoïa de pouvoir disposer de paroles qui ont été dites à un auditoire aussi peu averti que possible. Jésus a beau dire Que celui qui a des oreilles entende !, il n'empêche qu'il multiplie les images, les comparaisons, les symboles, afin d'être accessible à tous ceux qui ne sont pas d'un esprit «grossier», autrement dit à tous ceux qui sont à même de sortir du rêve pour prendre conscience de Ce qui est. La dualité étant le fait de notre ignorance, la réalisation n'est autre que l'abolition de notre ignorance par le retour à l'état antérieur à l'opposition sujet-objet : Heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe. On peut dire dans une certaine mesure que la compréhension de cette parole témoigne en faveur de notre aptitude à la Connaissance (gnôsis). L'expression Le soufi est éternel est aussi révélatrice de la Connaissance. Cependant, comme le précise «Le traité de l'Unité (1)» — ce petit livre fondamental attribué à Ibn Arabi et sur lequel nous reviendrons —, l'initié ne parle ainsi que depuis que tous les mystères lui ont été dévoilés et que tous les doutes ou superstitions ont été dispersés. L'auteur du Traité de l'Unité poursuit : Cependant, cette immense pensée ne peut convenir qu'à celui dont l'âme est plus vaste que les deux mondes. Quant à celui dont l'âme n'est aussi grande que les deux mondes, elle ne lui convient pas. Car, en vérité, cette pensée est plus grande que le monde sensible et le monde hypersensible tous les deux pris ensemble.

Ainsi la grande vision unitaire n'échoit qu'à celui à qui tous les mystères ont été dévoilés et chez qui tous les doutes ou superstitions ont

(1) Ed. Orientales, Paris.

été dispersés. Mais le grand œuvre qui transcende le temps et l'espace s'accomplit au fur et à mesure que cessent les projections et que tombent les voiles qui lui font croire qu'il est différent.

Une lecture quotidienne des logia permet de mesurer l'œuvre du dévoilement. Il ne faut pas vouloir comprendre tous les logia mentalement ni scruter prématurément ce qui paraît obscur ou paradoxal, mais recueillir en notre for intérieur les paroles qui favorisent l'unification. Peu à peu nous prenons conscience de l'irréalité de tout ce qui apparaît comme distinct de Lui. Suivant la parole connue : . mon adorateur ne cesse pas de s'approcher de Moi, jusqu'à ce que Je l'aime ; et quand Je l'aime, Je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main avec laquelle il saisit et le pied avec lequel il marche. (*badit qudsi*). L'adorateur peut dire, de son côté : J'entends par Lui, je vois par lui, je ne suis pas autre que Lui ; jusqu'à maintenant, je ne savais pas que j'étais Lui et non pas moi. A partir du moment où l'adorateur sait qu'il n'est pas autre que Lui, qu'il n'a jamais été et qu'il ne sera jamais autre que Lui, il a réellement retrouvé son origine, son visage originel.

La parole de Jésus Heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe prend alors toute sa signification. En réalité, comme dit encore le *Traité de l'Unité*, il n'y a ni union ni séparation, comme il n'y a ni éloignement ni approche. On ne peut parler d'union qu'entre deux et non lorsqu'il s'agit d'une chose unique. L'idée d'union ou d'arrivée comporte l'existence de deux choses, analogues ou non. Analogues, ils sont semblables. S'ils ne sont pas analogues, ils se font opposition. Or, Allah est exempt de tout semblable ainsi que de tout opposant. *L'ésotérisme de l'Islam se situe — est-il besoin de le redire ? — dans la tradition védantique. Les choses ne subsistent que sous l'effet de notre ignorance ; la Connaissance les consume sans laisser de résidu. Celui qui est l'objet de la Connaissance s'est trouvé lui-même et, comme dit Jésus, le monde n'est pas digne de lui.*



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 21

1 MARIAM DIT A JESUS :
2 A QUI TES DISCIPLES RESSEMBLENT-ILS ?
3 IL DIT :
4 ILS RESSEMBLENT A DES GAMINS
5 INSTALLES DANS UN CHAMP
6 QUI N'EST PAS LE LEUR.
7 QUAND VIENDRONT LES MAITRES DU CHAMP,
8 ILS DIRONT :
9 LIBEREZ-NOUS NOTRE CHAMP !
10 EUX, ILS SE DEVETENT EN LEUR PRESENCE
11 POUR LEUR LIBERER
12 ET LEUR RENDRE LEUR CHAMP.
13 C'EST POURQUOI JE DIS :
14 SI LE MAITRE DE MAISON SAIT
15 QUE LE VOLEUR VIENT,
16 IL VEILLERA AVANT QU'IL N'ARRIVE
17 POUR NE PAS LE LAISSER
18 PERCER UN TROU DANS LA MAISON DE SON ROYAUME
19 POUR EN EMPORTER LES AFFAIRES.
20 MAIS VOUS, VEILLEZ EN FACE DU MONDE,
21 PRENEZ APPUI SUR VOS REINS AVEC UNE GRANDE FORCE
22 DE PEUR QUE LES PILLARDS NE TROUVENT UN CHEMIN
23 POUR VENIR VERS VOUS.
24 CAR LE NECESSAIRE SUR LEQUEL VOUS COMPTEZ,
25 ILS LE TROUVERONT.
26 PUISSE-T-IL Y AVOIR AU CENTRE DE VOUS-MEMES
27 UN HOMME AVERTI !
28 LE FRUIT ETANT MUR,
29 IL EST VENU RAPIDEMENT, SA FAUCILLE A LA MAIN,
30 ET L'A CUEILLI.
31 QUE CELUI QUI A DES OREILLES POUR ENTENDRE, ENTENDE !



Nous sommes des gamins dans un champ dont nous ne sommes pas propriétaires. - Quand le Maître viendra nous devons quitter nos vêtements. - Pourquoi ?

Jésus est le Verbe, nous sommes l'Acte. Ou du moins nous avons l'intuition que nous devrions être Cela. Mais nous voulons comprendre la nature de l'Acte : nous allons dans un champ jouer et notre réflexion intellectuelle nous isole de ce qui est dans le champ — le vent, la pluie, un enfant qui joue avec le chat, la télévision qui débite des informations, le feu qui brûle dans la cheminée, la goutte d'eau qui tombe régulière du robinet mal fermé — tout cela est absent de nos sens parce que nous réfléchissons.

Il arrive que le Maître vienne nous rappeler le présent qui EST : ces sont les cris d'un ami, d'une femme, d'un enfant qui nous gueûlent notre indifférence à eux-mêmes. Ils sont les propriétaires du champ que nous piétiçons. Si nous sommes sincères et un tout petit peu éveillés, nous saisissons douloureusement ce qui nous avait échappé. L'Acte est relation avec ce qui est dans notre quotidien le plus banal. Nous sommes le pont entre le haut et le bas et cette évidence est l'irruption de l'Acte dans notre vie, chaleureux et fraternel ; mais nous aurons dû quitter nos vêtements avant, c'est-à-dire nous oublier, oublier le sujet de notre préoccupation — la nature de l'acte — pour que celui-ci éclate en nous.

Il est réceptivité, l'attention non forcée à ce qui est nous —UN— dans chaque chose, chaque être qui nous visite. Le manque est dans notre non-conscience de cette nécessité relationnelle. Nous sommes UN. Si nous nous excluons par non réceptivité, non conscience de cette Unité, nous la détruisons et nous introduisons la violence dans ce UN qui n'EST que par la permanence de sa présence en nous.

Paradoxalement, que nous écrivions ou lisions ces mots qui nous éloignent de ce qui EST, nous en avons peut-être besoin pour être saisi par le Présent mais ils ne sont pas l'essentiel.

Tenons-nous face au monde, prenons appui sur nos reins, soyons relation. Sinon d'autres que nous le feront et nous serons exclus de ce nécessaire qui est :

L'ACTE —RECEPTIVITE—RELATION

Claire Emmanuelle



La question de Mariam à Jésus *A qui tes disciples ressemblent-ils ?* fait penser à celle de Jésus à ses disciples du log. 13 : *Dites-moi à qui je ressemble*. Un être unifié ne peut être comparé à personne. Il est unique et Thomas l'a compris qui dit : *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles*.

Il en va tout autrement des disciples. Ceux-ci sont encore sous l'emprise du mental, dominés par les notions de doit et d'avoir, de droits et de devoirs. Nous avons vu que l'égo, qui continue de se croire une entité séparée, se comporte en usurpateur : il s'attribue des choses qui ne lui appartiennent pas, et, de ce fait, il en butte à la contestation, car il doit faire face à d'autres egos qui ont eux aussi leurs prétentions.

Cependant, le fait que les disciples ne cherchent pas à entrer en compétition avec les propriétaires plaide en leur faveur. En abandonnant le champ qui ne leur appartient pas, ils amorcent un processus de désescalade, de désengagement, qui est à l'origine de toute métanoïa.

L'égo, qu'il vive sur le mode du manque ou sur celui de l'abondance, s'il se croit autonome, est comme le voleur du présent logion. Car il s'attribue ou prétend revendiquer des biens auxquels il ne peut prétendre. Bref, qu'il possède ou veuille posséder, il est de toute façon un usurpateur, un voleur : il ne donne pas au Soi ce qui appartient au Soi. Et s'il a tendance à mêler ce qui appartient à César et ce qui appartient à Dieu, comme cela arrive lorsqu'on veut cumuler l'usure et la vertu, il se fait déposséder par plus habile que lui.

Dans l'optique de la réalisation au sens où l'entend Jésus, le voleur est l'égo qui ne consent pas à abdiquer. Le maître de maison est le détenteur du Royaume. Au début, celui qui est attiré irrésistiblement par la recherche essentielle va au-devant de désillusions cuisantes parce qu'il n'est pas encore à même de déjouer les pièges de l'égo. Plus d'une fois le voleur viendra piller la maison du Royaume, satisfait de s'affirmer avec les affaires qu'il s'est appropriées, heureux de se pavaner avec les vêtements de son maître. Nous oublions trop qu'il adore se travestir, souvent avec une inconscience désarmante, et qu'il déploie, habituellement sans s'en rendre compte, un art consommé à s'approprier les biens les plus précieux.

D'où l'invitation de Jésus à la vigilance, plusieurs fois renouvelée : *le maître de maison veillera avant que le voleur n'arrive ; veillez en face du monde ; prenez appui sur vos reins avec une grande force*.

Les manipulations auxquelles se livre l'égo constituent une dépense d'énergie en pure perte, une dispersion qui nous tient éloignés de notre centre, une projection dans le temps et l'espace. Seul le retour au centre de nous-même, lequel coïncide avec le centre de l'univers, permet de retrouver la stabilité et l'équilibre. — Ce qui est vrai aux sens physique et psychique, l'est aussi sur le plan métaphysique — L'unification n'est pas concevable sans l'intériorisation. L'usure de l'égo va de pair avec une orientation des forces vives vers le centre. Lorsque l'égo est mis en présence

de la totale impuissance à œuvrer dans le sens de la réalisation, lorsqu'il est placé devant un constat de faillite sans appel, alors l'homme averti au centre de nous-même peut agir sans entraves. *Quand Dieu te trouve prêt, nous dit Maître Eckhart dans son langage à la fois désuet et rigoureux, il lui faut agir et s'épancher en toi, de même que, dans un air clair et pur, il faut que le soleil se répande et il ne peut s'en dispenser.* Peu importe que l'Homme averti du log. 21 se dénomme Dieu chez Maître Eckhart. C'est à nous de transcender les pièges du vocabulaire. Du reste Jésus nous y aide. Voulant nous soustraire au poids annihilant de l'habitude, il multiplie les expressions qui permettent d'éviter les fixations anthropomorphiques : *l'Homme averti, le Vivant, le Fils de l'homme, l'Un, l'Unique, le Père, le Père-le-Vivant, le Tout, le Royaume, le royaume du Père, etc.*

Le fruit étant mûr, l'Homme averti est venu rapidement sa faucille à la main et l'a cueilli. L'Homme averti est à l'origine de l'«agir». Le fruit étant mûr, il peut faire le geste — avec la faucille — d'amener à lui ce qui lui revient. Le repos et le mouvement sont devenus indissociables. Tout sort du Tout, tout revient au Tout. Ce qui apparemment était deux est devenu Un. L'Homme averti a retrouvé son visage originel : *Heureux celui qui était avant qu'il n'existe.* Le Maharshi, qui, pour faciliter l'éveil, recourait volontiers à la forme interrogative, exprimait la même certitude en disant : *Etes-vous réellement né ?*

Jésus, étant allé aussi loin que le permet un langage ésotérique, termine le logion par la phrase déjà connue qui atteste que l'accès à la métaphysique n'est pas pour le grand nombre. Le déplorer serait vain : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !*

Emile Gillibert



Notre rencontre de Novembre à Paris autour du log.21 m'a causé une joie douloureuse, un peu trop forte à supporter, comme si, du fait de l'altitude, l'oxygène venait à manquer.

Ensuite, je me suis retrouvée dans les Ténèbres. Plus de repos, plus de cette merveilleuse et lumineuse Paix qui m'habitait cet été à Marsanne et qui rayonnait jusqu'alors. Nous avons abordé ce terrible log. 21 qui me fait peur. L'avertissement est de taille. Comment ne pas trembler, alors que tranquilles et simples, nous veillons sur la graine semée et que, pendant ce temps, le pillard guette la moindre faille !

Ce ne sont pas les «gamins» chapardeurs qui m'effraient. Ceux-là sont faciles à intimider. Ils ont l'arrogance du petit moi à ses débuts, qu'on remet en place d'un ordre lancé. Le champ est le domaine, le lieu du Royaume en nous-mêmes qui n'appartient qu'au Père. Le moi reste et doit rester à l'extérieur, c'est là sa place. Mais il excelle à mentir et à usurper, à se vêtir des vêtements qui ne lui appartiennent pas. La terre est travaillée, le grain semé. Alors il revient, ce moi, non plus en petit usurpateur, il ne saute plus les barrières, il se fait perceur de muraille, il n'emprunte plus, il vole.

Enfin et ce *Mais Vous* s'adresse à travers le temps (après s'être adressé à ses «vrais» disciples) directement à nous, avec force, — au point où nous en sommes —, c'est-à-dire quand le grain aura germé, fleuri, porté ses fruits.

Il est certain que l'ennemi prend des forces à la mesure du combattant. Le pillard prend des formes de plus en plus subtiles, et c'est là ce qui fait sa force. Que fait l'homme averti ? Il s'empare du trésor et commence «à prêter de l'argent à usure à ceux à qui il veut» (log. 109). Arrivé à ce stade, il n'est plus l'homme averti, mais l'homme éveillé.

M.F. Henry



*La Nature créatrice sème,
diffuse des graines au gré du vent.
C'est l'existence diversifiée,
mais non pas la division.
La division n'existe que là
où on se dérobe à l'unité.*

Ainsi Jésus, pareil à notre soleil, illumine ; il ne choisit ni ne sépare. Il rayonne. Il EST. Il est la Lumière qui est sur tous. (77) Il parle, et ses paroles vivent là où nous les recevons sur notre corde sensible.

C'est alors à celui qui est à l'écoute, de soupçonner instantanément le pillard rapide et rusé avant qu'il vienne. C'est seulement l'homme averti qui sera prêt au moment juste.

L'image de la maladresse des gamins est très à propos. Tout d'abord ils sont des usurpateurs. Et c'est nous, nous-mêmes, les disciples, les gamins bêtes, les pêcheurs du Logion 8 qui ne pêchent qu'une multitude de petits poissons et ne les rejettent pas à la mer. Voici la dispersion : ne pas voir le Tout. Mais est-ce que l'on se voit comme usurpateur ? Si seulement on se voyait installé fautivement. On ressent presque du désespoir dans ce logion de se comporter comme des gamins, de s'obstiner à ne pas comprendre, à ne pas écouter.

D'où l'appel constant de Jésus : «Que celui qui a des oreilles, écoute !» Mais il ne faut pas s'attendre à ce que la parole de Jésus nous éveille. C'est à nous, les disciples, les gamins de nous ouvrir — le cœur, les oreilles, les yeux.

*Et c'est pourquoi je dis :
si le maître de la maison sait . . .*

Oui, je veillerai.
Ah ! C'est une fois de plus remettre la chose à plus tard.

Il me reste une seule attitude : que je *veille*. Je regarde le monde en face pour bien distinguer les pillards, le vandale, l'opportuniste, les gamins obstinés qui attendent une fraction d'inattention pour détruire, pour gaspiller le produit de la maison.

*Car le nécessaire sur lequel vous comptez,
ils le trouveront.*

Voilà le hic. C'est ceci et rien d'autre qu'il me faut graver dans mon cœur, ma tête, ma peau, mes yeux ! *Ils le trouveront*. L'actualité de la vie est cauchemardesque. On a beau fermer toutes les portes ! Il n'y a pas de sécurité sur terre !

Est-ce vrai ?

Oui.

Parce que *je suis* le pillard.

Ce sont mes besoins qui font de moi le pillard dans la maison de Son Royaume.

Oui. Je l'avoue.

Ai-je bien compris ?

Si l'homme se rend compte que lui-même est le vrai pillard, au moins et enfin cet homme-ci est un homme averti. (103) Il aura éveillé le point lumineux au centre de lui-même.

Mais pour déloger le pillard, il faut ceindre ses reins. Le danger est diabolique, présent et partout ! Bien moins dehors qu'en dedans de soi.

Religions, moralistes et politiciens ont installé en nous la peur. Et, puisqu'eux aussi sont faillibles, ou rusés, ils nous ont donné en même temps le choix ambivalent de la consolation, qui, soyons lucides, sent pas mal la corruption. La corruption, pas de l'âme qui ne se corrompt pas, mais qui obstrue l'accès à l'âme, qui nous barre la porte.

C'est ce fait-là qui rend le pillard victorieux. On ne peut vaincre la dualité qu'en étant soi-même la dualité. La dualité exige la lutte.

*Quand viendront les maîtres du champ,
ils diront :
Libérez-nous notre champ !*

C'est le cri de guerre. Le clairon de l'aube. C'est à nous, à chacun de nous de rester vigilant pour laisser puis garder le champ libre. Tout d'abord, *s'ouvrir*, voir l'obstacle, pour, instantanément, connaître l'usurpateur. C'est nous le champ. Mais il n'est pas à nous.

Paula Mango



Mariam, en qui nous voulons voir la contemplative assise aux pieds du Maître, Mariam qui fut sans doute, comme Salomé, disciple choisie, Mariam dont Pierre, superbement conscient de sa supériorité virile, exigeait le départ (Log.114). Mariam introduit enfin l'élément féminin complémentaire et le Maître lui donne la réponse digne de ceux qui ont «des oreilles pour entendre».

Le petit enfant représente *ici* le disciple ordinaire. Il n'en est pas toujours ainsi, loin de là. Nous voyons d'ailleurs donner en modèle à l'homme «âgé» l'enfant naissant qui n'a pas quitté l'unité (Log. 4).

A l'inverse, il s'agit, au logion 21, de *l'enfant* considéré dans le contexte *dualiste*, opposé à son contraire : *l'adulte*, celui qui a atteint la maturité spirituelle. L'inconscience de ces disciples — enfants est totale puisqu'ils n'ont pas craint de *s'installer* dans un champ «qui n'est pas le leur» — autrement dit le Royaume du Soi, ce royaume dont ils ne sont pas encore dignes, et dans lequel on ne saurait, sans impudence, s'installer puisqu'il est le royaume aérien du mouvement et du repos. . .

Mais ces «squatters» de l'Esprit ne sauraient tromper le Maître dont la seule présence suffit à les dépouiller de leurs prétentions et de leur ridicule imposture. . . Ainsi le rythme endiablé de l'Apprenti-sorcier traduit les aberrations de l'ignorance et l'Ange les dénonce avec vigueur :

«Le serviteur met les vêtements de son Maître absent et joue au Seigneur mais lorsque son maître rentre, il est humilié. . .»

De même que le Maître «de maison» sait défendre ses biens matériels, ses «affaires» contre de vulgaires truands, le chercheur devra, pour devenir un maître, ou du moins son propre maître, affronter les pillards.

Qui sont ces pillards ? Ennemis de l'extérieur ou de l'intérieur — on ne saurait les distinguer puisque le «dedans» et le «dehors» se fondent et que le «monde» n'est que la création indéfiniment changeante de notre mental. Est ennemi tout ce qui tend à ouvrir une brèche dans la maison du Silence et de la Solitude : conversations oiseuses, pensées parasites, désirs obscurs et contradictoires, sentiments confus, activités désordonnées — tout ce qui tend à disperser l'énergie précieuse qui est notre vie même, la vraie Vie qui, selon le poète, est ailleurs.

Contre tous ces ennemis dont les plus diaboliques sont ceux-là même qui portent le masque de la dévotion, le chercheur devra se défendre. En face de ce monde où foisonnent tant de sourdes menaces, il observera une vigilance sans faille. Son comportement physique et psychologique traduira cette résolution intérieure qui ne laisse aucune prise à l'Assaillant. L'homme *a-verti*, qui a opéré le *reversement* radical de ses tendances, sait unir la transparence à la prudence — qualités symbolisées par la colombe et le serpent du logion 39. La graine du logion précédent a germé. La croissance de l'arbre est acquise, le fruit est mûr et, comme le paysan attentif, le chercheur

vigilant saura le cueillir en temps voulu : c'est l'éveil.

Mais dira-t-on, l'éveil n'exige pas d'effort. N'est-il pas ouverture passive au Réel ? Cette attitude d'abandon est-elle compatible avec un acte délibéré ? A cela on peut répondre que l'éveil déborde ces notions duelles. A la question de l'Occidental : « Comment pourrai-je devenir Maître ? » le zenniste contemporain répond : « En laissant sortir le Maître qui est en vous ». C'est dire que si le moi est passif jusqu'à la grande expérience, l'Etre essentiel réalise en fait l'Acte pur. Désormais plus de moi supérieur ni de moi inférieur. Il n'y a plus que l'Unité rendue possible par la lente maturation du grain.

Dans le langage très différent de ceux qu'on pourrait appeler les psychologues inspirés — Krishnamurti par exemple — on retrouve la même vérité fondamentale : seule une lucidité absolue à l'égard des pensées parasites d'un mental imposteur peut conduire à l'éveil suprême, surgi brusquement lorsque s'arrête, ne fût-ce qu'un instant, le ronronnement complaisant de ce mental.

C'est, semble-t-il, l'une des leçons de ce logion dont le langage d'apparence énigmatique ne pouvait être compris de ceux qui ne possédaient pas encore les indispensables sens subtils (Log. 19) ouverts à l'ésotérisme de l'Evangile selon Thomas.

Ne faut-il pas se réjouir de constater qu'une femme était digne de cette confiance du Maître ?

Paule Salvan



C'est bien de ses disciples que Jésus parle à Mariam, en réponse à sa question, car eux savent qu'il y a un champ. Ils savent beaucoup de choses, les disciples, aussi pensent-ils profiter de ce savoir.

Jésus ne leur a-t-il pas dit, d'après Jean 4 : 38 : « Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucune peine » ?

Il est doux d'être ainsi un ouvrier. Le maître est loin et c'est à lui que la responsabilité et le pouvoir incombent. Aussi l'ouvrier, à la moindre difficulté, avancera bien vite : « Il faut laisser Dieu agir ».

Fort de pareils concepts, l'ouvrier s'occupera, autant que possible, dans le champ qui ne lui appartient pas. Il n'est pas un voleur, c'est sérieux son travail, aussi peut-il faire des adeptes, récolter des fonds et bâtir des églises. Ce sont des fruits qui lui reviennent tout naturellement.

Mais pareil disciple n'est qu'un gamin: Il y a plus d'affection que de condamnation dans ce terme de gamin, car Jésus voit les élans, le zèle tout teinté de naïveté et c'est bien là «l'innocence des non-vivants».

Une innocence qui n'a que le savoir pour arme.

«Mais le savoir n'est pas la connaissance» dit l'ange (P. 245) en écho à tout l'enseignement de Jésus.

Pour mieux comprendre ce qu'est cette connaissance, servons-nous de l'orthographe employée par l'ange. En voyant écrit ainsi «co-naissance», de suite nous pensons à la naissance dont a parlé Jésus et qui est nouvelle.

Le préfixe *co* est là pour indiquer la réunion, l'adjonction, la nouveauté. N'est-ce pas en vérité quelque chose de bien nouveau et tout intérieur : «Connais ce qui est devant ton visage et ce qui t'est caché te sera dévoilé» dit le logion 5.

Et cela arrive aux disciples-gamins : brusquement, ils ont conscience que le maître est là, qu'il arrive. Chaque gamin réalise cette présence en lui-même, ce qui explique le pluriel de maître. Mais il n'y a qu'un seul Maître comme il n'y a qu'un seul Champ qui est le corps.

«Il n'y a qu'un seul Corps et un seul Esprit» Eph. 4, 4

Vouloir agir en refusant cette vérité première, cette nouvelle identification, c'est s'attirer les dures paroles que l'on peut lire dans Matth. 7.

«Vous vous servez de mon nom pour faire des miracles et même pour prophétiser, écarter-vous de moi»...

Nous pouvons alors faire un rapprochement avec ces paroles d'Eliphaz Lévi : «Pratiquer la magie, c'est être charlatan ; connaître la magie, c'est être un sage». Ou d'après l'ange : «être appelé à être, et non à ce qu'il paraît». (282) Dans le logion 21, il faut libérer le champ.

Ce champ, «cette terre, ce n'est pas le savoir. Elle est celle qui forme le vêtement, qui transforme, qui protège la Lumière, qui l'enveloppe. Ainsi l'enseignement Lumière devient supportable aux yeux qui ne voient pas encore.» (265)

Pour une nouvelle vision, ou nouvelle identité, il faut enlever ce vêtement-enveloppe. Jusqu'à présent, «le disciple ignorant n'a encore jamais vu lumière et matière unies». (269) Une séparation : le champ ne lui appartenant pas, le maître au loin et un simple travail en surface. Tout doit changer, sinon c'est la fuite après le renvoi.

Mais il se produit une chose étonnante qui jette une lumière sur l'enseignement de cette parabole. Non, les gamins ne prennent pas la fuite, ils sont avides de connaissances et pour cela ils se dévêtent.

Ainsi dévêtus, auront-ils assez de connaissance pour faire face à la Lumière, la nouvelle Vie, l'Esprit-Matière, l'éternel Amour ?

Entre eux et le cœur divin, n'y a-t-il pas encore une brèche par où s'introduit le tentateur ?

Autant de questions que de mises en garde.

Mais les gamins ont vraiment donné l'exemple, surtout lorsque nous lisons dans 2 Corinth. 5, 4 : «Nous gémissons accablés, ne voulant pas nous dévêtir». Non, l'exemple est là et l'ange de préciser : «Vous devez partir sans vêtement. . . Cherche le tout nouveau, ne crains pas de rester sans vêtement !. tu ne peux t'habiller de neuf si tu n'ôtes pas l'ancien». (55). Aussi c'en est fini du terme de «gamin» et Jésus se tournant vers ses apôtres, c'est à eux qu'il s'adresse cette fois.

«Mais vous, veillez en face du monde, prenez appui sur vos reins avec une grande force». Rien symbolise le siège de la connaissance comme nous le prouve l'expression : «sonder les cœurs et les reins».

Et cette connaissance est celle de l'homme averti qui se trouve au centre de nous-même. «Et l'acte possible, par vous, naîtra de la source et non plus des courants de surface». (260)

Il est indispensable de bien réaliser à quoi peut correspondre cet homme averti. L'apôtre Paul a bien fait les différences entre l'homme naturel et l'homme spirituel ou l'homme extérieur et l'homme intérieur. Il a parlé du vieil homme qu'il faut détruire et qui correspond aux vêtements à enlever. Jésus a dit aussi qu'il habiterait en nous.

Les religions n'ont puisé en tout cela aucune profondeur véritable en général. L'habitude a neutralisé la puissance de ces affirmations, aussi est-il bon d'y revenir avec de nouvelles lumières, car notons-le bien, c'est l'homme averti qui vient, sa faucille à la main, cueillir le fruit. Il ne s'agit plus de récolte, mais de fruit. Ce fruit, c'est le Nouveau «Voici je fais toute chose nouvelle». Et la faucille, en symbolisant le cycle des moissons qui se renouvellent dans la main de Dieu, devient la connaissance que «vie et mort ne font plus qu'Un». Et voici encore des textes, loin de toute tradition humaine, qui nous parlent de cet homme averti, et comment le posséder.

«Soyez sur la montagne, toujours sur le sommet !» (269) dit l'ange.

«Vis comme sur la montagne» dit aussi Marc Aurèle. Ce qui signifie : «Ramène à un centre de repos tes pensées errantes. . . fais taire tes opinions, tes sentiments, tes humeurs, efface ta personne. Alors ton guide intérieur. . . te conduira à la chose essentielle qui est en toi : l'impossible nature universelle».

«Cette effroyable, admirable et irremplaçable force, sans date, ni figure, qui est en moi, cette puissance nue, sans peur, sans émotion, sans attachement, d'où rayonne une sorte de gloire froide : voilà ma part la plus profonde. Il m'en vient l'absolue certitude d'exister, et qu'il est important d'exister quelles que soient les conditions d'existence». (1)

Et pour terminer, avec l'ange dont nous pouvons admirer la sobriété :

« Le centre de tout c'est *lui* » (183)
« Le cœur divin bat dans le corps de l'homme » (265)
« *La force vous est donnée. Il n'y a plus d'issue pour fuir.*
Voilà, vous connaissez la vérité ! Il n'y a plus d'échappatoire !
Il vous faut accomplir votre tâche ! » (264)

Edith Toureille

PS. Les numéros renvoient à la page du livre « Dialogues avec l'ange »

(1) L. Pauwels « L'apprentissage de la sérénité »



Pour nous permettre de bien appréhender les paroles de Jésus, il faut bien observer la construction de ce L 21 qui nous occupe aujourd'hui. D'emblée la question de Mariam souligne que ce logion s'adresse aux noyaux d'initiés qui ont compris que le Royaume n'est pas temporel et qui ne cesseront pas de chercher. D'évidence les disciples n'y sont pas une majorité.

Ce logion comprend quatre paliers : du verset 3 à 12 — du 13 à 19 — du 20 à 25 — du 26 à 31. Il s'agit de bien préciser la valeur de chacun et, dans le premier, la signification des gamins, du champ et des maîtres du champ, car c'est sur eux que s'appuie tout le reste.

Les logia de Thomas sont multisignifiants ; nous sentons bien que nous sommes très loin de pouvoir épuiser tout leur sens, mais à la lumière de notre connaissance du moment, ce logion semble s'articuler entre le 7 et le 60. C'est-à-dire entre le lion et l'agneau. Le L 7, si précis dans sa concision, nous prévient : si la vie qui nous anime sert à alimenter nos instincts animaux, ce sont eux qui agiront dans une défroque d'homme et nous aurons trahi et les animaux et les hommes. Dans le L 60, l'agneau est en grand danger d'être tué et dévoré par son maître Samaritain tournant autour de lui.

Premier palier : Qui sont les maîtres du champ ? Nos appétits, nos peurs, nos rêves, nos regrets, pour qui souvent la spiritualité est un excellent déguisement. Mais lorsqu'ils se sentent menacés, le masque tombe et ils se fâchent. « Libérez-nous notre champ ». Et on se dénude alors pour les engraisser, trop timorés pour tout lâcher, père, mère, opinions, biens, et suivre Jésus.

Deuxième palier : Que fait un bon propriétaire ? Il veille sur les biens qui constituent les éléments de son royaume matériel et il est sage s'il n'en souhaite pas d'autres.

Troisième palier : Quant à vous, qui pressentez le vrai Royaume, veillez en face du monde, ce monde duquel il faut jeûner (27). « Densifiez-vous » soyez présents à ce qui se passe en vous, ne vous laissez pas dissocier par les

multiples sollicitations qui vous assaillent. Connaissez les points sensibles par où les pillards pénètrent, car vos réserves d'harmonie, de calme et de tolérance, ils les saccageront, et vous deviendrez cadavres, et vous serez mangés.

Quatrième palier : Cette dernière partie permet de nombreuses interprétations mais il nous semble exclu que ce fruit mûr puisse désigner la réalisation de l'unité. Cette réalisation pourrait être proche, mais l'action de l'homme averti, sa faucille à la main, ne peut constituer que les prémices du confondement avec l'Un, sinon cette action serait inutile.

Il s'agit plutôt du problème de la transformation de l'énergie en une énergie plus fine. La tentation est forte de gaspiller sa vitalité, le lion aime amuser la galerie. Cette énergie qui jaillit du centre de nous-même, centre qu'il faut considérer au sens propre comme au sens figuré. (Le centre de gravité du corps se trouve au-dessous du nombril, au niveau du sacrum le bien nommé), ne peut être emmagasinée, elle doit passer sur un autre plan.

Ce fruit mûr doit tout de suite être cueilli et rejoindre la demeure «où la mite ne s'approche pas pour manger, et où le ver ne détruit pas». (76). Car n'oublions pas : «à celui qui a dans sa main, on donnera et à celui qui n'a pas, même le peu qu'il a, on le prendra» (41).

Il faut souligner le verset 21 qui constitue une recommandation très importante, répétée et complétée au L 103 : «... il se dressera, rassemblera sa force et prendra déjà appui sur ses reins avant qu'ils (les pillards) ne s'introduisent.» C'est l'attitude de l'homme averti. C'est un précieux exercice que Jésus nous donne, fort simple et, nous semble-t-il, à accomplir à la lettre. Au lieu de prendre appui aux épaules et dans les mâchoires comme toute notre génération crispée, prendre appui sur les reins, sous le diaphragme. C'est immédiat, les jambes s'alourdissent, les épaules se dégagent et la respiration s'approfondit. C'est un geste intérieur d'unification ; le dos se redresse spontanément et l'intellect se calme. Cela peut s'effectuer à tout instant et n'importe où, encore faut-il se rappeler vouloir le faire !

«Mais vous, veillez en face du monde.»

Paul Vervisch



ETUDES

LES ECRITS DE NAG-HAMMADI

On n'insistera jamais assez sur l'importance de la découverte des manuscrits de Nag-Hammadi.

*Avant cet événement, les documents qui permettaient l'étude de la gnose étaient peu nombreux. La raison en était simple : les premiers chrétiens, voyant dans les gnostiques de dangereux hérétiques, les combattirent souvent avec acharnement. Sain-Irénée se distingua dans cette lutte, comme on peut s'en rendre compte par son ouvrage, *Adversus Haereses*, dont il existe une édition en français.*

Les témoignages dont nous disposions étaient surtout constitués par des appréciations et des citations d'auteurs anciens souvent orientés.

Avec la mise à jour des écrits de Nag Hammadi nous possédons des textes de première importance pour l'étude de la gnose. S'il y eut des sectes gnostiques nombreuses dont les croyances étaient parfois singulières et les rites extravagants, nous ne pouvons ni ne devons généraliser. La grande gnose pourrait bien être un rameau de la grande tradition orientale et, lorsque Jésus reproche à la gent intellectuelle juive d'avoir caché les clefs de la gnose, sans doute parle-t-il de la gnose universelle que nous transmettent les grands enseignements et qui avait ses initiés parmi certains gnostiques d'Egypte.

Les Cahiers Métanoïa se donnent entre autre pour tâche de réhabiliter ceux qui ont été abusivement qualifiés d'hérétiques et ignominieusement combattus. Et cette réhabilitation doit en premier lieu être consacrée aux gnostiques et aux cathares.

Emile Gillibert.

UNE GRANDE DECOUVERTE

En 1946, à cinquante kilomètres au nord de Louxor, des fellahs exhumèrent une grosse jarre pleine de manuscrits réunis, pour la plupart, sous des couvertures de cuir. Quelques-uns de ces volumes ont un peu souffert, rongés par les vers ou malmenés par les paysans qui les ont trouvés. Cependant, on peut s'estimer heureux que, sur un millier de pages que comportent les documents de Nag-Hammadi, 794 soient entières.

Les manuscrits de Nag-Hammadi purent être soumis à un rapide examen par Jean Doresse et Togo Mina, dans le courant de 1947. Par la suite, ils devinrent tout à fait inaccessibles aux chercheurs en raison des événements politiques qui se déroulèrent en Egypte. Seul le Codex I, racheté, avant les événements par différents antiquaires puis par l'Institut Jung de Zurich, put être publié de 1953 à 1974. Les textes de Nag-Hammadi dans leur ensemble ne devinrent accessibles aux chercheurs de toute nationalité qu'après la publication du premier volume de planches photographiques procuré par l'UNESCO en 1971. Les codices II à XIII sont conservés au Musée Copte du Caire. Les éditions Brill à Leiden, Hollande, ont publié une reproduction en fac-similé de presque tous les codices. Il n'y a que les codices IX et X qui ne sont pas encore publiés.

Il y a seulement quelques années, les savants de différents pays se sont mis d'accord sur l'adoption d'une numérotation uniforme pour répertorier les codices. Ainsi par exemple, le Codex Jung de Zurich portait encore en 1970 le numéro XI. Maintenant, c'est le Codex I.

Disons quelques mots sur le nombre de pages de chaque codex.

Quatre codices atteignent presque 150 pages chacun (codex III : 149 pages : codex II : 145 pages : codex I : 144 pages : codex VIII 140 pages).

+ Le codex VII comporte 127 pages.

— Les 8 autres codices contiennent environ 80 pages chacun.

Disons aussi quelques mots de l'écriture, ou graphie.

— Le codex I (codex Jung) comporte des lettres raides, épaisses, empâtées même. Cette main se distingue, à certaines pages, par l'irrégularité des lignes et des dimensions des lettres. On trouve aussi dans ce même codex une écriture penchée, artificielle, faisant en quelque sorte fonction d'italique.

— L'écriture du codex II est la plus belle. Il s'agit, rappelons-le, du codex qui contient l'Evangile selon Thomas. C'est une écriture calligraphiée, droite et sans lourdeur.

— Si on compare l'écriture du codex II, surtout dans ses dernières pages, avec l'écriture du codex III, on se rend compte que l'écriture du codex III, tout en étant presque aussi droite que l'écriture du codex II, est plus grande, et plus aérée. Par exemple, les pages du dernier traité du codex II (Livre de Thomas l'Athlète) ont 42 ou 43 lignes chacune, tandis que les pages du Codex III n'en ont que 24 ou 25. On peut faire la même constatation par rapport au nombre de lettres sur une même ligne : les lignes du Livre de Thomas l'Athlète contiennent entre 30 et 35 lettres, tandis qu'on ne compte que 20 à 25 lettres par ligne dans le Codex III.

— Une autre main est représentée par quatre autres manuscrits (Codices IV, V, VI, et VIII) : écriture cursive, aérée, sans prétention.

Chaque codex contient un nombre variable de traités. La moyenne est de cinq traités par codex, comme c'est le cas pour les codices I, III, V et VII. Le titre du traité est souvent indiqué à la fin. C'est ce qu'on appelle un colophon (cf le titre «l'Évangile selon Thomas», qui se trouve à la fin du dernier logion de l'Évangile selon Thomas).

Les manuscrits de Nag-Hammadi découverts en 1946 constituaient la bibliothèque d'une secte gnostique. De même que les chrétiens ont leur Bible, de même, les treize codices de Nag-Hammadi ont pu constituer une partie non négligeable de la «Bible» des gnostiques. En se basant sur les titres des différents traités, on y trouve en effet des Évangiles, des Épîtres, et des prières ; on y trouve des écrits didactiques et des écrits hermétiques. Sans vouloir être complet, signalons :

1. *Dans la catégorie des Évangiles :*

l'Évangile de Vérité (I,2 et XII, 2), l'Évangile selon Thomas (II,2) l'Évangile selon Philippe (II, 3), l'Évangile des Égyptiens (III, 2 et IV,2).

L'Évangile de Vérité se présente comme un traité sur la connaissance de Dieu. Cette connaissance doit conduire l'initié jusqu'à la contemplation, à la vision du Père. Cette connaissance de Dieu devient alors reconnaissance de ses origines.

L'Évangile selon Philippe n'a qu'improprement le nom d'Évangile, car il ne contient que peu de paroles de Jésus. C'est un recueil de sentences, sans véritable lien entre elles. L'auteur s'évertue à définir, ou redéfinir, certaines notions courantes dans la grande Église, pour polémiquer contre elle (notions de Vie, Vierge, Mariage, Fils, Esclave. . .).

L'Évangile des Égyptiens a aussi le titre de : Livre sacré du grand esprit invisible. Il ne correspond en rien à l'écrit du même nom mentionné par les hérésiologues. C'est un traité mystique dont le but est de communiquer à des initiés la synthèse sommaire de révélations secrètes essentielles pour leur salut.

2. *Dans la catégorie des prières :*

la prière de l'Apôtre Paul (I, 5), la prière d'action de grâces (VI, 7).

3. Parmi les écrits didactiques, on peut ranger : l'épître apocryphe de Jacques (I.1) : la lettre à Rhéginos sur la résurrection (I.3) : la lettre d'Eugnoste (III.3 et V. 1) : les enseignements de Silvain (VII. 4) : la lettre de Pierre à Philippe (VIII. 2) : l'Apocryphon de Jean (ce devait être un véritable manuel, puisqu'il est transcrit trois fois, en II, 1 ; III. 1 ; IV. 1, et on en trouve une quatrième version dans le Papyrus de Berlin 8502) ; l'Exégèse de l'âme (II, 6) ; le livre de Thomas l'Athlète (II, 7) ; l'interprétation de la Gnose (XI, 1) ; les Sentences de Sectus (XII, 1).

4. Il y a aussi des *Apocalypses*, notamment dans le codex V : Apocalypse de Paul (V.2). Première et deuxième Apocalypse de Jacques (V, 3 et 4), Apocalypse d'Adam (V,5) ; Apocalypse d'Asclépius (VI, 8) ; Apocalypse de Pierre (VII, 3).

5. De même que dans le Nouveau Testament on trouve *des Actes des Apôtres*, nos écrits de Nag-Hammadi renferment un traité au début du codex VI intitulé : « Les Actes de Pierre et des douze Apôtres ». Il n'y a pas de point commun entre les deux.

Les autres traités du codex VI sont des écrits hermétiques : la Bronté ou Tonnerre (VI, 2), l'Authenticos Logos (VI, 3), le Concept de notre Grande Puissance (VI, 4), l'Ogdoade et l'Ennéade (VI, 6).

Les écrits du Codex VII sont qualifiés de Séthiens :

la Paraphrase de Sem (VII, 1), le Deuxième traité du Grand Seth (VII,2) les Trois Stèles de Seth (VII, 5), (VII, 3 et VII, 4 sont signalés plus haut, aux numéros 4 et 3) Le Codex XI contient des fragments sur le baptême et l'eucharistie, mais il est très lacuneux, comme d'ailleurs les deux derniers codices.

Où en est la publication ?

Rodolphe Kasser a fait paraître la traduction de plusieurs traités dans la Revue de Théologie et de Philosophie.

Dans la collection « Bibliothèque Copte de Nag Hammadi » (Université Laval à Québec) ont paru *La Lettre de Pierre à Philippe et l'Authenticos Logos*.

Quelques écrits paraîtront aussi dans la collection des Apocryphes néotestamentaires que propose à l'heure actuelle une équipe de chercheurs rattachés à l'Université de Genève.

Une équipe est-allemande, sous la direction de H.-M. Schenke, fait paraître périodiquement des traductions dans la TLZ (Theologische Literaturzeitung).

Une édition intégrale anglaise est en préparation à l'Institut des Antiquités de l'Université Claremont. Le 1er volume a paru en janvier 1978.

On ne saurait surestimer l'importance de la bibliothèque découverte à Nag-Hammadi. Ainsi que l'a déclaré M. Puech. « la découverte de cette bibliothèque fait présager un renouvellement complet de notre connaissance du gnosticisme. Jusqu'à elle, cette connaissance, du moins pour ce qui est des gnoses chrétiennes des premiers siècles, reposait sur des témoignages indirects ou sur des écrits hérésiologiques plus ou moins suspects de simplification ou d'hostilité. Nous disposons enfin d'une masse de textes authentiquement gnostiques qui, par leur nombre, leur étendue, leur qualité, surpassent les rares textes d'une gnose tardive en langue copte que nous possédions auparavant. »

Il n'est pas exagéré de dire que la découverte de Nag-Hammadi est la plus grande découverte archéologique du XXe siècle.

Yves Haas

ETUDE

ETYMOLOGIQUE

A première vue, il semblerait qu'une science comme l'étymologie soit étrangère à la métaphysique. L'étude qui suit nous apporte la preuve du contraire. Elle est exemplaire en ce sens qu'elle montre que tout procède de l'Un et que tout retourne à l'Un.

E.G.

NAITRE/CONNAITRE ET NAISSANCE/CONNAISSANCE/
CO-NAISSANCE/GNOSE (1) :

Un problème de Métaphysique à travers l'étymologie

Les mots «naître» et «connaître» posent d'emblée un problème d'étymologie passionnant. Et quand on sait que *l'étymologie permet de remonter aux sources du langage et par conséquent de la pensée*, on ne peut qu'inviter tout métanoïa à réfléchir et à méditer.

Il faut tout d'abord observer que «connaître», malgré les apparences, n'est pas composé du préfixe «co (n)» avec «naître», «Connaître» et «naître» proviennent même de mots latins étrangers l'un à l'autre.

«Connaître», qui a d'abord été écrit «cognoistre», puis «connoistre», a pour origine latine le verbe «cognoscere». Et ce mot latin «cognoscere» ou «co-gnoscere», une fois dépouillé des différents affixes qui lui donnent ses caractéristiques lexicales, nous révèle une racine archaïque indo-européenne *gen-/gon-/gn-*. On retrouve cette racine dans la plupart des langues issues de l'indo-européen (2), langues qui comprennent *entre autres*, comme je l'ai signalé dans le Cahier no 12, p. 34, note 1, le sanskrit (langue des Ecritures sacrées dont Jésus a pu s'imprégner à la bibliothèque d'Alexandrie), les parlers indo-iraniens, l'arménien, pour ce qui est de l'Orient, d'une part, et, d'autre part, pour ce qui est de l'Occident, le grec, le latin et ses filles romanes (l'italien, l'espagnol, le portugais, le français, etc.). ainsi que les parlers slaves et germaniques.

Là où le mystère commence, c'est lorsqu'on s'aperçoit que si le mot «naître» a bien une étymologie latine différente de celle de «connaître» (à savoir le latin populaire «nascere» — pour «nasci» en latin classique), la racine indo-européenne des deux mots est tout de même *morphologiquement identique* : *gen-/gon-/gn-*.

Prudents, les étymologistes nous déclarent, comme A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, réédition régulièrement assurée et revue depuis 1932 : «La racine signifiant «connaître» était en indo-européen *homonyme* de celle signifiant «naître, engendrer». Les diverses langues ont différencié.»

La prudence, on le voit, consiste à dire «homonyme» (= de même forme) et non «synonyme» (= de même sens). Mais peut-on décemment imaginer qu'une même racine archétypique puisse être porteuse de deux sens étrangers l'un à l'autre ? De deux sens exactement contraires, oui, et on le verra plus loin ; mais de deux sens étrangers, non. Certes, les langues issues de l'indo-européen ont ressenti la nécessité de «différencier» : la première différenciation attestée se trouve dans l'héritier le plus proche de l'indo-européen, à savoir le sanskrit, qui dit «jânati» pour «il naît» et «jânati» pour «il connaît» ; mais cette première différenciation, encore timide, n'est-elle pas la preuve que le mental historique commence alors à «dualiser» ? Et lorsque les étymologistes distinguent homonymie et synonymie à propos d'une langue archétypique, ne prétent-ils pas à cette langue des oppositions duelles forme-fond qui lui sont étrangères et qui relèvent d'une mentalité intellectualiste et analytique apparue bien après ?

L'étymologiste A. Meillet écrit ailleurs, à propos d'un autre cas : «Le mot latin «vox» indique «la voix» telle que l'entend un moderne, tandis que le mot indo-européen désignait une force ayant une valeur religieuse, encore bien sensible dans le védique «vâk» (. . .) Entre l'époque indo-européenne et l'époque romaine, tous les noms d'action ont changé de valeur parce que les conceptions ont changé.»

Eh oui ! dans les profondeurs de notre psyché archaïque, la fonction a bel et bien créé l'organe, elle l'a précédé ; et sa valeur initiale n'était pas profane, mais sacrée («une force ayant une valeur religieuse», nous dit Meillet, l'irréfutable Meillet). Et on ne «dualisait» alors pas encore : il n'y avait que des identités ; et tout servait à exprimer la «religieuse» Energie créatrice sous ses diverses formes, tout partait et parlait de la Source. . .

N'est-on pas fondé, dans ces conditions, à voir une identité première entre *naître/engendrée*, d'une part, et *connaître*, d'autre part ? Pour le chercheur, ce n'est là qu'une hypothèse, déjà confortée cependant par le fait que le *géniteur* latin place son enfant sur ses *genoux* («gen-itor» et «gen-u» : même racine !) pour témoigner qu'il le *re-connaît*, d'une part, et peut-être aussi, d'autre part, par le fait que dans l'Ancien Testament l'homme qui «connaît» une femme *engendre* avec elle (ou re-naît en ré-engendrant l'Un avec elle ?) — faits qui témoigneraient d'une maintenance sémantique plus ou moins inconsciente —. Hypothèse, donc, pour le chercheur. Mais pour le métanoïa, n'est-ce pas une thèse à adopter immédiatement comme allant de soi ?

En résumé, bien que «connaître» ne soit pas un composé de «naître», les deux mots sont profondément apparentés parce qu'ils proviennent, par l'intermédiaire du latin, de la même racine indo-européenne. Et comme, à mon sens du moins, il ne saurait y avoir, pour le Métaphysicien, de racines archétypiques à la fois semblables par la forme et dissemblables par le sens.

on pourrait affirmer ici que, pour l'homme, *Naître, c'est naître à la Connaissance*. Ainsi donc, l'homme non Connaissant ne serait pas vraiment Né.

Paul Claudel, dans un merveilleux élan d'inspiration, ne le rappelait-il pas avec une formule qui pourrait passer, si l'on n'y prenait garde, pour un simple jeu de mots :

«Naître, c'est Co-naître»

Le même Claudel n'a-t-il pas donné à la troisième et dernière partie de son *Art poétique* le titre de *Traité de la Co-naissance au monde et à soi-même* ?

Et ce même mot *Co-naissance* n'a-t-il pas inspiré Gitta Mallasz et Hélène Boyer dans leur excellente traduction française des *Dialogues avec l'ange* ? Il s'y présente plus de vingt fois. Mais dans la version allemande, qui vient de sortir sous la seule plume de Gitta Mallasz elle-même (née austro-hongroise, elle est bilingue), on trouve, correspondant au français «Co-naissance», le mot «Sinn» qui signifie simplement *sens* (avec les mêmes acceptions, sauf celle de «direction»). Intrigué, j'ai demandé à Emile Gillibert s'il serait possible de questionner Madame Mallasz sur ce point ; il lui a écrit, et voici sa réponse «...Le mot hongrois értélem ne dit pas grand chose. L'intensité de l'enseignement et quelques explications (non publiées) nous ont fait comprendre le *contenu* que l'ange a donné à ce mot (qui dans la vie ordinaire peut être traduit par : «Intelligence Compréhension» — dans certaines formes : «le sens» de quelque chose). J'ai trouvé le mot «co-naissance» assez bien — car il y a la naissance — la nouvelle naissance — dans ce mot —, et cela correspond à ce que l'ange a expliqué. Le mot allemand me semble bon. Je l'ai pris de Richard Wilhelm, de sa traduction inégalable, parfaite ! du TAO. . . » (3). Elle ajoute en post-scriptum : «Une fois l'ange dit : «Ertelem : La Connaissance en vérité est AMOUR.» Intraduisible ! Il s'agit dans cet enseignement du rapprochement et de la jonction des deux mondes — donc de l'AMOUR (Universel).»

Cet AMOUR qui assure la «jonction des deux mondes», c'est bien le retour en amont de la bifurcation de l'Energie en énergies, retour qui permet à l'homme de participer à sa vraie création-naissance, de se co-engendrer et de se co-naître. Abstraction ? Spéculation ? Qu'on m'explique alors pourquoi, en égyptien archaïque (celui des pyramides), un même mot peut signifier une chose et son contraire ! Ce phénomène, qui devrait nous fasciner d'autant plus que l'égyptien archaïque est sans doute le parler culturel le plus ancien du monde et qu'il deviendra plus tard notre fameuse langue copte (celle de Thomas), a été relevé par Sigmund Freud comme étant commun aux plus anciennes langues de haute culture et aux rêves (cf. *Essais de psychanalyse appliquée*, p.59-67, cités par Marthe Robert

dans *La révolution psychanalytique*, Paris, Payot, 1964, tome II, p. 123 sq.) — ce qui donne singulièrement à réfléchir sur la substance de notre psyché ! Freud retrouve d'ailleurs la même « contradiction » dans le latin *altus*, qui veut dire « haut » et « profond », *sacer*, « impur » et « sacré » (4), etc. « En Allemand, nous dit encore Freud, le mot « Boden » désigne maintenant encore ce qu'il y a de plus haut dans la maison (le grenier) comme ce qu'il y a de plus bas (le sol) ». J'ajouterai que ce qu'écrivait Freud à propos de « Boden » est toujours vrai en 1978. Et ses remarques sur le latin sont justes. On voit donc que, dans la pensée archaïque et dans ce qu'il nous reste (quelques mots réels et tout notre Imaginaire), *ce qui peut être extrême est souvent rendu par le même mot ou la même image* : après tout, n'est-il pas exact que le père protège ou punit, que le feu chauffe ou brûle, que la lumière éclaire ou aveugle, que l'eau irrigue ou inonde, que la mer porte ou engloutit, que la force soulève ou écrase, que l'électricité anime ou foudroie, et que l'immensité du ciel et de la mer émerveille ou effraie, etc ? Sans parler de l'amour ! Bref, toute puissance numineuse peut être faste (« Dieu ») ou néfaste (« Satan »). Voilà pourquoi, dans l'unité retrouvée, le Royaume est à la fois le dedans et le dehors de nous (*Évangile selon Thomas*, Log. 3).

On n'a alors plus à s'étonner que *naître, engendrer et connaître* constituent un seul et même AGIR premier : à nous de retrouver cet « état d'agir » des hommes du 3^e ou 4^e millénaire avant notre ère. . . Facile à dire, n'est-ce pas, après 5000 ans de gaffes (5) ! Oui, mais c'est impérieusement nécessaire : nous sommes au seuil de l'agonie. Et la lumière est là, au dedans comme au dehors de chacun, bien plus pressante encore que l'agonie : allons-nous enfin nous décider à la voir, à Co-naître avec elle (6) ?

Pierre

Notes (1) GNOSE vient du grec *gnôsis*, connaissance (même racine indo-européenne).

(2) Le mot *indo-européen* a pour synonyme le mot *aryen*, qu'on évite depuis sa récupération raciste par l'Allemagne hitlérienne. Mais les Allemands ne disent pas « *indo-europäisch* » ; leur congénitale modestie continue à s'éployer paisiblement dans le mot « *indo-germanisch* ».

(3) Richard Wilhelm a également traduit le Yi-King en allemand ; et Etienne Perrot l'a retraduit en français (Paris, Librairie de Médicis). Le premier fut un ami de C. - G. Jung (cf. Jung, « Ma vie », Paris, Gallimard, 1966, p. 430 sq.), le second en est un disciple.

(4) Cette dualité « impur » et « sacré » (ou « pur ») est fondamentale dans la psyché : selon P. Solié, *Médecines initiatiques*, Paris, éd. de l'Epi, 1976, elle est à la base de tout système religieux. Ne la refoulons pas ; soyons bien conscients de sa ténacité en nous, afin de mieux nous préserver contre ses éventuels effets.

(5) Dont 2000 de répression judéo-chrétienne (ou 1500 pour l'Islam).

(6) *Connaître* se dit *Swôn* en copte. C'est l'un des mots-clefs de l'Évangile selon Thomas, qui l'emploie 25 fois. Selon les cas, Ph. de Suarez l'a rendu par « connaître », « savoir » ou « reconnaître ».

TRADUCTION

LETTRE D'EUGNOSTE

Traduction établie par Y. Haas

La lettre d'Eugnoste figure parmi les manuscrits découverts à Nag-Hammadi. Elle révèle une cosmogonie complexe d'où il ressort que l'Homme Immortel est mâle-femelle. Ainsi les gnostiques d'Égypte, à l'encontre du peuple juif, concevaient-ils une divinité androgyne.

Dans son invitation à faire le deux Un, Jésus nous demande, pour retrouver notre visage originel, «de faire le mâle et la femelle en un seul pour que la mâle ne devienne mâle et la femelle ne devienne femelle (log. 22).

L'importance de cette lettre, dont nous ne pouvons donner ici que des extraits, n'échappera pas aux Métanoïas.

La traduction — la première qui ait été faite en français — est l'œuvre de Yves Haas, coptologue émérite, que nous avons la joie de compter parmi nos Associés. Nous le remercions vivement de son important travail.

N.D.L.R.

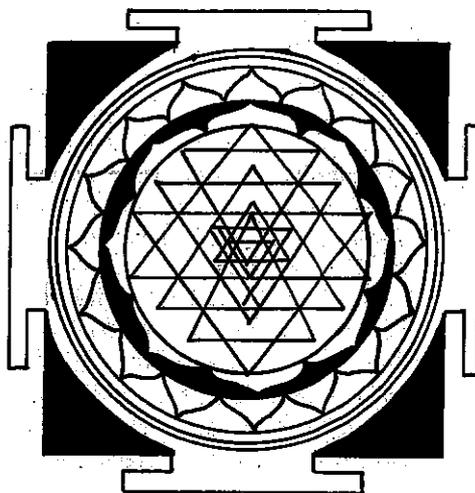
Le bienheureux Eugnoste aux siens : «Réjouissez-vous de ce que vous savez : tous les hommes qui ont été engendrés depuis la fondation du monde jusqu'à maintenant, sont poussière et cherchent Dieu, qui il est, ou de quelle manière il est. Ils ne l'ont pas trouvé. Les plus savants parmi eux, à partir de l'organisation du monde, ont émis des hypothèses sur la vérité. Mais l'hypothèse n'a pas atteint la vérité. En ce qui concerne l'organisation, en effet, d'habitude trois choses sont affirmées par tous les philosophes. A cause de cela, ils ne s'accordent pas. Car quelques-uns d'entre eux disent du monde qu'il est dirigé par lui-même ; d'autres, par une providence, d'autres, par un déterminisme. Ce n'est rien de cela. Des trois affirmations que je viens d'énoncer, aucune n'est à mettre au compte de la vérité. Car ce qui sort de soi-même, mène une existence vide. La providence est une folie. Ce qui est déterminé est une chose qui ne comprend pas. Celui donc qui est capable d'entrer dans la vérité hors des trois affirmations que je viens d'énoncer, d'y entrer au moyen d'une autre affirmation, de révéler le Dieu véritable et de s'accorder avec toute chose à cause de lui, celui-là est immortel, tout en étant au milieu d'hommes mortels. Celui qui est, est indescriptible. Aucune Domination, ni Puissance, ni Subordination, ni quelque autre nature ne l'a connu depuis la fondation du monde, si ce n'est lui seul. Lui il est un être immortel, éternel et inengendré, car tout ce qui est engendré périra. Il est un être inengendré et il n'a pas de commencement, car tout ce qui a un commencement a une fin. Aucun ne règne sur lui, et il

n'a pas de nom, car celui qui a un nom est la créature d'un autre. Il est un être non nommé, et il n'a pas de forme humaine, car celui qui a une forme humaine est la créature d'un autre. Il a une apparence qui lui est propre, non à la manière de l'apparence que nous avons reçue ou que nous voyons, mais c'est une apparence étrangère qui dépasse de beaucoup toute chose, et qui est plus précieuse que les Totalités. . . On l'appelle «le Père du Tout». Avant qu'aucune des choses manifestées n'ait été manifestée — les Grandeurs et les Puissances qui sont en lui. —, il détient les Totalités des Totalités, et rien ne le détient. Car il est entièrement Intention, Pensée et Réflexion, Raison, Logique et Puissance. . . Si donc quelqu'un désire croire aux paroles ci-dessus, il doit examiner attentivement, en commençant par ce qui est caché pour aboutir à la plénitude de ce qui est révélé. Cette pensée lui apprendra comment la foi aux choses qui ne sont pas révélées a été trouvée dans ce qui est révélé. Ceci est un principe de connaissance. Le Seigneur du Tout, conformément à la vérité, on ne l'appelle pas Père, mais Pro-père. Car le Père est le commencement de ce qui est révélé. Or celui-là est le Pro-père sans commencement. Il se voit lui-même en lui, comme en un miroir, lorsqu'il s'est manifesté dans son image de Père-par lui-même, c'est-à-dire de Géniteur-par lui-même. . . Un autre principe de connaissance est celui-ci. Par l'Inengendré, le premier qui s'est manifesté avant le Tout dans l'illimité, est quelqu'un qui s'est fait lui-même, un Père qui s'est créé lui-même. Il est parfait dans la brillante lumière indescriptible. Il connut le Principe, de sorte que sa forme devint une grande force. Aussitôt le Principe de cette lumière manifesta un Homme immortel, mâle-femelle. Son nom masculin, on l'appelle «la Pensée Parfaite», et son nom féminin, «la Toute Sage Sophia, la Génitrice». On dit d'elle aussi qu'elle ressemble à son frère et conjoint, ce qui est une vérité inattaquable. La vérité inférieure, elle, est attaquée par l'erreur qui est avec elle. Par l'Homme immortel est apparue d'abord l'appellation de la Divinité et de la Royauté, car le Père qu'on appelle l'Homme-Père par lui-même, fit apparaître celui-ci. Il fit pour lui un grand éon correspondant à sa grandeur. Il lui donna un grand pouvoir. Celui-ci régna sur toutes les créatures. Il se fabriqua des dieux, des archanges et des anges, des myriades sans nombre pour son service. . . Toute la masse de ces anges, on les appelle : l'Eglise des saints, lumières sans ombre. Or, si ceux-ci se donnent entre eux un baiser, leur baiser devient des anges qui leur ressemblent. Le protogéniteur-père, on l'appelle l'Adam lumineux. Or, le royaume du Fils de l'Homme est rempli de joie indescriptible et d'une exultation immuable. Ils se délectent continuellement, dans une joie indescriptible, à leur gloire impérissable, celle dont on n'a jamais rien entendu et qui n'a été révélée à aucun des éons venus à l'existence et à leurs mondes. Le Fils de l'Homme alors s'accorda avec Sophia sa conjointe. Il fit apparaître une grande lumière mâle-femelle. Son nom masculin s'appelle : le Sauveur producteur de toute chose. Son nom féminin s'appelle : la Sophia, universelle génitrice. Certains l'appellent : la Pisisis. Le Sauveur, donc, s'accorda avec sa conjointe; ~~fit~~ Pisisis Sophia. Il fit apparaître six êtres pneumatiques mâles-femelles, d'après le modèle de ceux qui étaient avant eux. Leurs noms masculins sont les suivants : le premier est l'Inengendré, le deuxième est l'Engendré par lui-même, le troisième est le Générateur, le quatrième est le Premier générateur, le cinquième est le Générateur universel, le sixième est le Générateur primordial. Les noms féminins sont les suivants : la première est Sophia la toute sage, la deuxième est Sophia la mère universelle, la troisième est Sophia la géni-

trice universelle, la quatrième est Sophia la protogénitrice, la cinquième est l'Amour-Sophia, la sixième est la Pistis-Sophia. . . De cette manière furent complétés les éons avec leurs cieus, les firmaments de la gloire de l'Homme immortel et de la Sophia sa conjointe, le lieu de tous les éons et de leurs mondes, et de tous ceux qui sont venus à l'existence après eux pour qu'ils fabriquent les modèles de ce lieu-là et leurs images dans les cieus du chaos et leurs mondes. La constitution entière des éons provient de ce qui est immortel, depuis ce qui est inengendré jusqu'au dévoilement du chaos dans la lumière lumineuse, sans ombre. Avec une joie indescriptible et une exultation indicible, ils se délectent continuellement à leur gloire interchangeable et au repos incommensurable. Ce repos, il n'est pas possible de le décrire, et on ne pourra le comprendre dans aucun des éons venus à l'existence avec leurs forces. Jusqu'ici mon explication. Tout ce que je t'ai dit avant, je l'ai dit en proportion de ta capacité à le supporter, jusqu'à ce que soit révélé en toi ce qui ne t'a pas été enseigné. Et toutes ces choses-là te seront dites dans une joie et un pur savoir.

Eugnoste le bienheureux.

Codex III de Nag Hammadi, pages 70,1 – 72,11 ; 73,2 – 11 ; 74,12 – 75,7 ; 76,13 – 77,23 ; 81,3 – 83,2 ; 89,6 – 90,13.



RECHERCHES

LE MANTRA

Des siècles durant, les religions ont préconisé les rites répétitifs et nous ont saturés de formules «sacrées» indéfiniment ressassées dont le chapelet est le symbole et qui peuvent faire du dévôt un moulin à prières ambulants.

A l'heure actuelle, où *tout* est remis en question, comment ne pas s'interroger sur la valeur de ces pratiques conduisant trop souvent à l'automatisme et qui paraissent compromettre l'absolue spontanéité de la vraie Vie ?

Aussi étions-nous très réservés en ce qui concerne la répétition systématique d'un «mantra». Par ailleurs, les formules incantatoires indéfiniment chantonnées, au cours de séances collectives, par les sectes qui foisonnent actuellement peuvent-elles se distinguer des slogans publicitaires que nous prodiguent les media ? Dans l'un et l'autre cas, il y a un matraquage et hypnose collective, même si les formules, en ce qui concerne le culte, ont eu un jour une efficacité profonde. Se conditionner par de telles pratiques, n'est-ce pas là justifier ce que nous voulons éviter ?

Et pourtant. . . Pourquoi ne pas essayer ? N'est-ce pas, en ce qui concerne la recherche, faute de maîtres traditionnels et de religions valables abandonner tout préjugé pour un empirisme lucide et réfléchi ?

Après quelques semaines vécues avec l'accompagnement d'un mantra, nous présentons qu'il y a, dans cette pratique, des éléments positifs qui nous inclinent à poursuivre l'expérience.

Premier avantage : la répétition d'un mantra arrête le flot incohérent de pensées qui constitue le gaspillage d'une énergie précieuse. Je cesse de subir le cinéma du monde phénoménal – film *extérieur* de ce qui «arrive» et «devient» autour de moi, film *intérieur* de mes obsessions parasites. Chevauchant ces syllabes lumineuses, mon mental cesse, pour quelques instants, de dévorer cette nourriture illusoire dont il est habituellement avide. Il arrive cependant que le film parasite se poursuive, parallèlement à la «récitation», mais le mantra, comme doué d'une force propre, se manifeste en éveillant à nouveau l'attention et le vide s'opère à l'arrière-plan. Seules règnent en moi des syllabes harmonieuses qui réussissent à s'imposer et à se maintenir comme une mystérieuse chute de perles. En ce sens le mantra est l'équivalent du *silence* – du silence mental, s'entend. . .

Le mantra, qu'il soit silencieux ou sonore, est d'autre part rythme et vibration. Il me rappelle à chaque seconde que l'existence est mouvement et repos et que chaque vibration émise a sa correspondance sur le plan cosmique. Le rythme n'est-il pas danse et musique du jeu total, respiration de la création même ? La vibration n'appelle-t-elle pas l'accord profond avec cette mystérieuse énergie que la science la plus fermée commence à soupçonner et que le mystique a pressenti de toute éternité sans en connaître

tre les lois ? Certes, nous sommes des apprentis sorciers, mais au moins avons-nous la certitude intuitive que c'est dans cet accord secret que nous rejoignons l'UN.

On pourrait juger artificiels ces rappels de l'invisible au sein de notre existence perturbée. Mais le mantra n'est pas un « pense-bête » à l'usage du mental. Ce n'est pas au mental qu'il s'adresse mais à la totalité de l'Être, à l'ensemble des centres dont notre structure invisible est fondamentalement dotée. La vie de ces centres peut être intensifiée à chaque seconde par la constante répétition. Si quelque effort doit s'exercer au début, si pendant des minutes, des heures, nous « perdons » le mantra, il devient à la longue, si nous sommes attentifs, une musique intérieure dont le jeu indépendant tend vers une bénéfique permanence. Si je « perds » le mantra, j'éprouve plus ou moins consciemment le sentiment d'un manque. La vie continue cependant mais au profit d'un insidieux glissement où je reconnais, lorsque revient la vigilance, le retour de la dualité. J'essaie alors de retrouver le fil. Quand me suis-je séparée ? Quand j'ai glissé vers quelque incident du monde phénoménal — extérieur ou intérieur : la vision d'un passant inconnu qui a déclenché le jeu aberrant d'une association d'idées, le souvenir d'un rendez-vous manqué, d'une lettre demeurée sans réponse. . . Que sais-je encore ? Pour quelques brèves secondes ou pour de longues heures, c'est, au sens littéral, la *divagation* du mental qui a sournoisement rompu le chant intérieur, me séparant brutalement d'une vibration hautement signifiante ou, en d'autres termes, d'une bienheureuse union avec la « grande vie » ; à mon très humble niveau j'ai subi le rappel de la *chute* initiale. . .

Dans notre existence incohérente, tiraillée entre intérêts et sentiments contradictoires, le mantra introduit une sorte de continuité. Mais attention : ce n'est pas l'illusoire progression sécurisante du « croyant » à la recherche d'un paradis statique ou encore celle de l'homme qui se fait fort de *construire* chaque jour sa « personne » narcissique comme une œuvre d'art perfectible répondant à quelque modèle prémédité. Le mantra, par son rythme analogue à la respiration de la vie biologique, nous apporte tout autre chose : la vibration harmonieuse d'instant en instant d'un monde manifesté parcouru d'éclairs d'éternité où l'égo ne subsiste plus que comme l'élément d'un mouvement, repos de la vie totale.

Autre indispensable mise en garde. Il peut arriver que la difélté au mantra

entraîne une certaine efficacité dans le domaine existentiel. Je peux me sentir plus à l'aise dans telle ou telle activité où je n'étais pas spécialement douée, qu'il s'agisse de routine quotidienne ou d'incident exceptionnel. Le mental, alors, à tendance à « faire cocorico » comme le supporter chauvin de quelque match international. L'efficacité, dès lors, brusquement disparaît. Il m'est rappelé que le mantra n'est pas un « truc » pour mieux faire et que, loin de rechercher le succès pour lui-même, il convient seulement de prendre conscience, avec sérénité et sans attachement, de ce qui n'est qu'un des aspects de la *grâce* agissant sur le plan temporel.

A la faveur du mantra, l'éternel voyage qui me jette constamment hors de moi-même prend un sens. C'est à moi qu'il appartient d'opérer le retour. Le mantra, même oublié, c'est cependant le fil d'or qui me relie à l'Unique. Pendant que je cours le monde vers de dérisoires activités, le foyer m'attend. Il m'appartient de voir, à travers l'irréelle fenêtre, cette lumière qui jamais ne s'éteint, cette lumière qui est ma conscience profonde et qui, irrésistiblement, m'attire. « Rentrer chez soi », c'est, dans le langage simple de l'Oriental, le bienheureux retour à l'Être essentiel.

P.S.

RETOUR D'EGYPTE

Pour un Méta-noïa en Egypte, Nag Hammadi semble un arrêt indispensable au cours de la progression vers la Haute-Egypte, mais il n'y a pas lieu d'y faire un pèlerinage. C'est plutôt l'ensemble du pays, son dynamisme profond, sa lumière, ses paysages et ses monuments qui peuvent donner lieu à une réflexion particulière.

Nag Hammadi, petite ville en expansion, assez laide, se trouve entre Abydos et Denderah. Sitôt le Nil traversé, on découvre, sur la rive est, des kilomètres de cannes à sucre au vert vif coupés de chemins poussiéreux où passent des paysans sur leurs ânes. A l'arrière, la montagne de pierre dorée délimite la zone fertile. Les falaises profondément découpées s'élèvent de plus en plus haut et ces monts arides, qui, plus loin, dépassent 2000 mètres, s'étendent presque jusqu'à la mer rouge. C'est ici, dans les contreforts du Djebel El Tarif, entre les villages de El Debbah et Kasr-El-Sayad, qu'ont été découverts en 1945 les manuscrits comprenant l'évangile de Thomas qui sont actuellement au Musée Copte du Caire.

On a l'impression que les nombreuses failles de la montagne ont dû au cours des millénaires servir de refuge, de gîtes, de tombe et qu'elles recèlent encore de multiples trésors.

Le copte est le lien entre le moderne et l'ancien. Le terme «copte» vient du grec aiguptios, et la langue copte — qui était parlée encore au XVIIIe siècle dans certains villages et qui ne subsiste plus que dans la liturgie — est ce qui existe de plus proche de la langue des pharaons.

Cette Egypte ancienne, qui fut un monument de sagesse, conserve encore sa puissance. Les grands symboles sont ici vécus au grand jour : la course du soleil, la coulée du Nil, la putréfaction, la germination. La leçon des fresques devient vivante et on s'émerveille. Il semble que toutes ces mains tendues en salutations, adorations, protections, offrandes, invoquent aussi le temps où tous ces rituels ne seront plus qu'un fatras inutile. Idée qui, ainsi a posteriori, peut paraître gratuite, mais la sagesse égyptienne est surprenante.

2.700 ans avant Jésus vivait Imhotep qui plus tard fut défié. Vizir du roi Zozer, architecte et médecin, il traça le plan général des époques et des phases caractérisant l'histoire de l'Egypte pharaonique jusqu'à son déclin. Il fit les plans du temple d'Horus, d'Edfou et d'Isis de Philae, fixant la période à laquelle ils devraient être construits. Les prêtres, maintenant toujours la concordance avec les cycles — le bélier d'Amon ayant succédé au taureau de Ptah, arrivant lui-même à son déclin à l'approche des poissons christiques — font, après la conquête de l'Egypte par Alexandre le Grand, construire en 237, sous Ptolémée III et IV, les temples Horiens lesquels préparent la nouvelle Révélation de l'unité et confirmant la décadence égyptienne.

Lorsqu'on jette un regard sur ces cinq millénaires, on est surpris par la nette cassure apportée par l'enseignement de Jésus. Celtes, Perses, Iraniens, Hébreux, Grecs, Egyptiens ont leurs dieux à qui on doit offrandes et sacrifices. Dans toutes ces religions l'appui des dieux est indispensable pour progresser de plan de conscience en

plan de conscience et, avec l'aide des entités qui les régissent, devenir au sommet mage, représentant du dieu. Jésus ne renie aucune de ces religions. « Là où il y a trois dieux, ce sont des dieux » (30), « Rendez à dieu ce qui appartient à dieu » (100) mais lui apporte une solution au drame vécu par les descendants d'Adam.

Une des interprétations de l'anse de la croix égyptienne ankh, symbole de vie, est l'œuf cosmique formé après la chute autour de l'univers anarchique ayant choisi de s'enfermer dans la dualité. Pour retourner, alors, à l'unité, il fallait, avec l'aide des entités favorables et l'utilisation magique des deux forces complémentaires, s'élever, d'incarnation en incarnation, jusqu'au plan supérieur, celui où siégeait Adam. De là seulement on pouvait se réintégrer dans l'Absolu.

Jésus est la démarche inverse. Tout en demeurant uni à l'Absolu, il existe dans un corps humain et marche sur la terre. Si l'Absolu peut se manifester directement au niveau matériel, l'inverse est également possible et sur les traces de Jésus on peut trouver sans intermédiaires le point « où la lumière s'est produite d'elle-même » (50) et se fondre dans le Tout. C'est l'ouverture de la prison, la croix ansée devient la croix copte à quatre branches, l'œuf n'est plus clos.

Jésus n'est pas un surhomme social. Il assume l'humanité et toutes ses contraintes. C'est un pauvre, un obscur, qui finit sur l'échafaud. Cela va même plus loin. Son sang, essence physique de ce corps dont chaque cellule est en accord avec le Tout, coule et est bu par la terre. C'est l'aboutissement de 3000 ans de théologie égyptienne et l'amorce du crépuscule des dieux. Jésus permet à notre forme de pouvoir sauter des éons d'évolution. C'est une possibilité de transformation extraordinaire. La brèche est faite, il suffit de le suivre. « Soyez un avec moi comme je suis un avec le père ».

De cet événement on a fait un dogme, une église, un rituel et des prières. « Agneau de dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. » Comment ne ressent-on pas que cette attitude est proprement blasphématoire ? Jésus ne serait-il venu que pour susciter nos pâmoisons reconnaissantes ? Il est venu nous indiquer un chemin ouvert par lui, suivons-le, non pour lui faire plaisir, mais pour nous libérer.

Actuellement, ceux qui veulent refuser de voir ce qui se passe et continuer leurs petits jeux confortables seront éliminés comme l'ont été les dinosaures. La vie a orienté son flux. Jésus montrait une direction ; 2000 ans plus tard le fleuve coule et nous entraîne. Quand on découvre ce courant, tout bouge, tout change. Toutes nos habitudes, nos convictions commencent à crier de peur, à se crispier, à dire non. Il faut qu'il y ait un maître dans la maison, un homme averti qui dise : « Tout va bien, calmez-vous », un capitaine à ce vaisseau commençant à être à flot, qui explique que l'on va prendre le vent. Alors les passagers se calment et acceptent le changement de rythme et de paysage. S'il n'y a pas de maître à bord, c'est la panique, à qui la faute ?

Depuis un siècle a été ressenti un besoin de trouver ce qui vibre au-delà de la forme. Nous le constatons chez Rimbaud, Van Gogh, Jarry, Satie, Isadora Duncan, qui s'efforcent de briser les formes sclérosées pour retrouver la vie qui les anime. Mais encore nous faut-il changer, sinon le besoin de changement devient une obsession stérile. Cette quête s'est, de nos jours, précipitée jusqu'à l'absurde. Les structures les plus orgueilleusement stables, l'église, l'état, les idéologies commencent à se convulser et laisser apercevoir leurs véritables et grotesques visages, mais au sein de ce grouillement de dissonances une indispensable décantation s'opère.

Les Egyptiens avaient leurs dieux, ou plutôt leurs neters représentant tous les

devenirs, les différentes étapes de l'Être manifesté d'autre part par la nature. Pour eux la vie était en même temps stabilité et changement. Les deux courants ascendant et descendant, la polarisation de tout ce qui existe, était une notion profondément ressentie. Ce double aspect est continuellement suggéré par les peintures et bas-reliefs des statues, des tombeaux et des temples. La double couronne du pharaon, la blanche du sud, la rouge du nord. Le jonc de la Haute-Egypte aride, le papyrus de la fertile Basse-Egypte. Le serpent et le vautour. Les deux plumes involutive et évolutive de la coiffe d'Amon. Horus unificateur et Seth diviseur etc. . . Ce sont les affrontements de la dilata-tion et de la constriction à tous les niveaux. La danse des forces telluriques et des forces spirituelles. On exalte les fonctions complémentaires («le père contre le fils et le fils contre le père et ils se dresseront solitaires» — 16). C'est le contraire de la formulation du monde chrétien qui oppose le bien et le mal, le spirituel et le temporel.

Le Nil, le plus long fleuve du monde (6.700 Km.) constitue lui-même une véritable leçon d'ésotérisme sur ce «deux». Colonne vertébrale de l'Egypte, il coule du sud au nord joignant les déserts brûlant au delta marécageux où il s'épanouit comme une fleur de papyrus. Le Nil à son origine est double. Le Nil blanc limpide provenant des torrents dévalant les Monts Rouenzori en Ouganda se mélange à Khartoum au Nil bleu charriant le limon de l'Ethiopie. Ce même Nil par le flux et reflux de ses crues contribuait à la fertilité de l'Egypte et constituait un calendrier naturel. La construction du barrage d'Assouan a supprimé tout cela en perturbant d'ailleurs l'équilibre écologique de la région.

Cette notion de complémentarité des contraires est refusée par la logique occidentale. Pourtant c'est un fait que l'on peut remarquer continuellement, que ce soit en politique, spectacle, littérature, on brûle vite ce que l'on a adoré. C'est le balancement inexorable du pendule : admiration — dérision, puritanisme — licence, désir d'entreprendre — désir d'abandonner, etc. . . Il n'y a de stabilité que dans le trois. C'est le clou auquel est attaché le pendule et qui permet ses oscillations.

Tout ce qui existe sur n'importe quel plan est triple, et chacun de ses constituants participe des deux autres.

Quand les premiers astronautes étaient sur orbite autour de la terre, bien au-dessus de l'atmosphère, ils se trouvaient baignés de rayonnement solaire. Or, l'espace était pour eux d'un noir profond. Lors de leur sortie dans l'espace en apesanteur, l'astronef a constitué le troisième terme et c'est sur lui qu'ils ont vu se refléter, éblouissante la lumière. Lumière qui ne pouvait être appréhendée que si un obstacle interceptait les rayons, eux-mêmes révélation du soleil, leur cause première.

Cette notion est essentielle. Le concept d'unité ne peut être appréhendé que dans le ternaire. Pour faire le deux, un, il faut un point de confondement, un creuset permettant la fusion des complémentaires. C'est la chambre nuptiale où vont s'unir les époux et l'amour qui les lie.

Jésus en parle rarement mais avec précision. Dans le logion 44 il fait solennellement ressortir l'importance du troisième terme. En effet, il sera fait grâce à celui qui blasphème le Père ou le fils mais pas à celui qui blasphème le pur Esprit. Dans le logion 30 il en parle sous une forme plus ésotérique. «Là où il y en a deux ou un. (dieux), je suis avec lui.»

Notre corps d'homme est notre seul lien avec l'absolu. Il faut simplement qu'il ait la capacité de recevoir ce pur esprit qui rend «le supérieur comme l'inférieur» (22).

Il faut cesser de fonctionner de manière aberrante, se rebrancher sur cet instinct d'équilibre qui régit notre corps et être attentif, participer davantage à son fonctionnement, «vivre» davantage son existence.

Qui se regardant dans un miroir ne s'identifie pas à son reflet ? Qui continue à se percevoir, à se vivre ?

Les douleurs, agacements, fantômes, plaisirs, passent. La conscience qui perçoit, sent, sait, n'a rien à voir avec cela. Elle est stable, tranquille, inentamée. La connaissons-nous ? La recherchons-nous ? Elle est pourtant toujours là.

Quels que soient nos pulsions et notre tempérament, nous reflétons des fonctions universelles, des fonctions sacrées. Considérons-les avec intérêt, voyons où elles nous mènent et reconnaissons nous partie de l'univers.

L'Évangile selon Thomas n'est que 114 manières de nous le rappeler par des approches diverses. Si nous en faisons un livre saint, sa lecture un objet de spéculations intellectuelles, c'est en mésuser. Ce texte est un outil, un stimulant, une aide. Un fil d'Ariane nous empêchant de nous perdre.

Cherchons, ne cessons pas de chercher, non pas en adoptant continuellement de nouvelles méthodes mais en remettant en question nos certitudes, en persévérant. Thomas, comme tous les grands éveillés, ne cesse de nous crier : «Métanoïa. Retournez-vous, réveillez-vous.»

Paul Vervisch



REFLEXIONS SUR LES CAHIERS METANOÏA.

En dehors de la rencontre et de la fête qui chaque été touchent environ le 5e des Métanoïas, les Cahiers sont le seul signe entre nous que nous sommes UN.

Et pourtant les Cahiers ne nous satisfont pas pleinement. Pourquoi ? Nous manquons de confiance et de foi en notre Métanoïa.

C'est à dire :

Je est mort.

Nous sommes Jésus, Thomas, les Métanoïas, LUI.

Nous.

Pourtant nous continuons d'interpréter Thomas au lieu d'être l'Évangile. Les Cahiers sont encore trop notre «intellect», notre projection de nos petits moi. Jésus, l'Évangile de Thomas est encore en face de nous. Nous sommes dans la dualité au lieu de nous tenir dans l'UN. Jésus a dit — et nous cherchons pourquoi il a dit cela, qu'est-ce que cela veut signifier et nous ressortons toute notre culture, nos expériences, notre mode de préhension de l'extérieur pour parler de Jésus, Lui l'Intérieur. Et nous nous étonnons de la fadeur de nos écrits ! N'a-t-il pas dit : *On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres*. Est-il besoin de citer la référence pour être sûr de cette vérité ?

Non ! Jésus a dit. Nous disons. Nous sommes Jésus et nous cherchons encore à nous en convaincre au lieu d'Être. Jésus a dit,

Nous disons que :
Nous sommes chaque logion,
Nous sommes chaque terme de chaque logion,
Nous sommes le regardant et le regardé,
Nous sommes le Père et le voleur,
Les gamins dans un champ qui ne leur appartient pas,
La terre travaillée et le semeur,
La graine et les ronces,
Ceux qui ont fait le deux UN.

Bien sûr, tous nos petits «moi» ne vont pas disparaître comme par enchantement. Ils sont aussi dans l'Évangile Jésus. Ils sont le vase qui contient la source, pour l'instant vase brut, épais de terre opaque. Mais la source travaille le vase, les parois s'amincissent, se purifient. Bientôt la lumière paraîtra de l'Intérieur vers l'extérieur, porcelaine fragile elle sera le contenu et le contenant.

Ne nous préoccupons pas outre mesure de nos petits «moi», ce ne sont pas eux les plus importants. Cessons de sacraliser Jésus, de le mettre devant nous pour être bien sûr de ne pas l'atteindre.

Nous sommes l'Évangile selon Thomas, aujourd'hui, maintenant. Les Cahiers sont notre signe et surtout pas une revue de haute spiritualité. Si nous vivons (et non pas essayons de vivre) cela : Jésus, Thomas, LUI — Nous métanoïas — le reste suivra, nous n'aurons pas à faire semblant. Nous nous RECONNAITRONS en chaque Cahier. Vœux pour 78.

Claire



COURRIER METANOÏA

... Un des points essentiels des «Dialogues» est la descente de la Lumière dans sa matière, dans notre corps, dans chacune de nos cellules, «Change-ment, revirement en tout». J'ai souvent l'impression que ce qui est le plus simple, le plus naturel dans l'enseignement des anges —, est le plus difficile à saisir.

Est-ce parce que depuis des siècles on a inculqué à l'homme de détester son pauvre corps, de mépriser la matière ? «Il n'y a pas de matière méprisable, tout est SON corps» (p. 165)

Ou est-ce parce que les maîtres spirituels du passé ont enseigné la montée (extatique) de la conscience vers les hauteurs de l'esprit ?

En tout cas, ce que les anges enseignent est le contraire. Ils sont bien réalistes en attirant notre attention sur la transformation des cellules.

Le schéma de la page 195 montre clairement que c'est dans l'homme matériel que se fait la jonction :

ESPRIT — MATIERE

Et vers la fin le thème principal de l'enseignement est la nouvelle matière :

la MATIERE — LUMIERE.

Même la prière — la vraie prière — se fait dans nos cellules. «chaque petite cellule prie — et la prière de toutes ensemble — c'est le vrai sentiment» (1). (46)

«Il faut que tu t'éveilles point par point. Chacune de tes cellules doit s'éveiller» (56) «Le sourire est la prière de chaque petite cellule.» (162) «Le corps perd ce qui en lui est mort, — SA semence y a été semée — et elle a pris». (239)

Gitta

(1) Ce mot manque de réalisme pour traduire son correspondant «Gefühl».

Dans le logion 20, la «terre travaillée», ne pourrait-elle pas signifier simplement : libre de toute contrainte, de toute motivation et volonté personnelle ; en un mot : la disponibilité ? Tout comme la Nature elle-même, et à laquelle l'homme appartient intégralement (sauf qu'il ne le reconnaît pas).

Nous pensons que c'est nous qui grandirons et que nous atteindrons le ciel et donnerons l'abri aux oiseaux du Royaume, alors que c'est l'Eternel, en se transformant toujours, qui «est».

Nous n'avons rien à faire, sauf ETRE, en étant attentifs à ne pas polluer cette source éternellement fraîche dans sa course libre et correcte.

Quant aux oiseaux, ne sont-ils pas des symboles de l'infini, de l'inscrutable, de l'inconnu, du non-né ? Non pas des messagers ou des dons parce qu'une pareille pensée nous plonge davantage dans la dualité. Nous ne sommes ni terre, ni graine, ni tige, nous ne recevons pas les oiseaux du ciel.

«Semences» est un mot chargé potentiellement. Dans le Bouddhisme Mahayana on ne s'attache ni à la forme des choses, ni à une image. Un des mots clefs, parce que c'est un point parmi les points les plus fondamentaux du Bouddhisme, c'est «Sunyata», le sans-forme, le sans-substance et corrélatif avec celui-ci les termes «Anatman», le sans-ego, et «Anitya», le non-éternel, ou l'état de transition de toutes manifestations.

Alors ce n'est pas dans la forme d'une petite graine qui pousse et devient autre forme (tige), mais c'est dans le potentiel, le mystère de transformation, l'Eternel en se transformant sans cesse. . . s'il trouve les conditions justes et correctes.

La vérité est indiscutable. Ce n'est pas à nous de nous efforcer à comprendre ni à expliquer. Simplement, de voir, si possible, là où l'on est aveugle.

Je comprends maintenant que de telles forces spirituelles comme celle de Jésus, de Maharshi et d'autres ne s'adressent pas à l'image que l'homme se fait de lui-même, qui est forcément fausse.

Je comprends que les «grands éveillés» ne voient pas l'homme «dense». Leur «vue» convient à d'autres sphères et ils ne voient que les aspirations et l'amour vrai. C'est dire que si ces vibrations subtiles n'y sont pas, l'homme n'est pas visible à leur «vue». C'est pourquoi leurs paroles souvent semblent intransigeantes. Sans compromis.

Le français ne me convient pas très bien, mais je ne veux pas que ce fait m'empêche de partager avec vous ce qui m'intéresse le plus dans la vie.

Paula Mango.

POÉSIES

Eugène Lecocq, auteur du poème qui suit, et dont à plusieurs reprises nous avons publié des sonnets, a quitté son enveloppe charnelle le 17 février de cette année. Il était depuis le début membre de l'Association Métanoïa. Dans une lettre datée du 10 janvier 1978, il nous écrivait : « C'est une ascèse spirituelle de tous les jours qui nous sauve des eaux tumultueuses tendant à submerger le gué. . . une ascèse jusqu'à la consommation ». La souffrance a attisé le feu de la consommation. La lumière a dévoilé le commencement. Les vivants ne meurent pas.



UNISSON

*Corpuscule vibrant emporté par une onde
Je suis en harmonie avec l'immense ronde
Des atomes errants, débris d'un univers
Dont le visage vrai apparaît sur l'envers.*

*Particule du tout j'appartiens à ce monde
Et je marche ébloui, loin des sentiers pervers ;
Heureuse est la médaille oubliant son avers ;
Bienheureux est le corps qui supporte la sonde.*

*De même que la vie bappte le nouveau-né,
Comme la chrysalide au choc de la lumière,
J'ai vécu dans ma mort et pesé sa poussière.*

*C'est alors que le Deux fut à l'Un ramené :
La nymphe avait perdu ses pédestres courroies
Dans l'élan dépouillé de mes suprêmes joies.*

E. LECOCQ

GLISSADE

*Le chuka,
rémiges balotantes soutenant la pesanteur,
écrit la portée de sa confiance
sur les vapeurs grises, à travers le soleil,
et justifie la ligne courbe
qui a secrété ce silence.*

*Yves DURAND
Chamrousse
30/5/76*



*Les nuages émergent de la montagne de Chung
Et ils y retournent.
J'aimerais demander à l'habitant de la Montagne de Chung :
Où sont maintenant les nuages ?
Les nuages émergent du Non-être.
Et retournent au Non-être.
Le Non-être ne se trouve nulle part.
Point n'est besoin de chercher où il est.*

Wang AN-SHIH